

Nu-tête

Autor(en): **C.P.**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **56 (1918)**

Heft 47

PDF erstellt am: **17.07.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-214265>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

CONTEUR VAUDOIS

PARAISANT TOUS LES SAMEDIS

Fondé en 1861, par L. Monnet et H. Renou.



Rédaction, rue d'Etraz, 23 (1^{er} étage).
Administration (abonnements, changements d'adresse),
Imprimerie Ami FATIO & C^{ie}, Albert DUPUIS, succ.
GRAND-ST-JEAN, 26 - LAUSANNE
Pour les annonces s'adresser exclusivement à la
"PUBLICITAS"
Société Anonyme Suisse de Publicité
GRAND-CHÊNE, 11, LAUSANNE, et dans ses agences.

ABONNEMENT : Suisse, un an, Fr. 5 50 ;
six mois, Fr. 3 — Etranger, un an, Fr. 8 20.

ANNONCES : Canton, 15 cent. — Suisse, 20 cent.

Etranger, 25 cent. — Réclames, 50 cent.
la ligne ou son espace.

Les annonces sont reçues jusqu'au jeudi à midi.

Sommaire du Numéro du 23 novembre 1918. — Une semaine mémorable (J. M.). — L'armistice (Marc à Louis). — Mademoiselle Alice (Jean des Sapins). — Diagnostic. — Sobriquets des communes et villages vaudois, suite (Mérine). — Une dame qui se coupe. — Le marié novice. — Feuilleton : La Bibliothèque de mon oncle, par Rodolphe Töpffer (suite). — Boutades.

UNE SEMAINE MÉMORABLE

LAISSONS aux grands journaux, aux journaux politiques, le soin de commenter et de juger la tentative de grève générale décidée par le Comité d'Olten et qui, en dépit de son avortement, nous a gâté une semaine dont le début avait été si heureux. Aussi bien n'est-ce pas le rôle du *Conteur* de se mêler de politique. Mais des événements, diversément mémorables, de la semaine dernière, il convient de retenir deux constatations fort réjouissantes.

Tout d'abord, l'unanimité de l'enthousiasme avec lequel nous avons salué la victoire définitive et si impatientement attendue de la cause de la justice et du droit, à laquelle, depuis quatre ans, les Romands sont restés toujours fidèles, dans la bonne, comme dans la mauvaise fortune. L'allégresse était générale et débordante ; rien n'a bridé son élan. Ce fut, le 11 novembre, à midi, sur la place St-François, alors que venait d'arriver la nouvelle de la signature de l'armistice, un spectacle bien impressionnant que celui de cette foule énorme où toutes les conditions, tous les âges, bien des nationalités, se coudoyaient. Tous, têtes découvertes, entonnaient tour à tour, avec une conviction bien visible, les chants nationaux de la Suisse et des principaux peuples alliés.

De la joie, une immense joie, mais cela seulement. Pas une parole cruelle, pas un sarcasme à l'adresse des vaincus. Les grandes joies sont généreuses et magnanimes ; elles sont indemnes de toute mauvaise pensée.

La seconde constatation est le superbe et réjouissant réveil de l'esprit patriotique qui s'est manifesté dans la population et dans l'armée à la nouvelle de la déclaration de grève générale. On a tout de suite senti que le pays était menacé dans ses institutions et dans ses traditions. Quelque pénible qu'ait été pour beaucoup de citoyens l'idée qu'ils se trouveraient peut-être dans la triste éventualité de faire face à des gens « de chez nous » — on ne peut dire : « compatriotes » puisqu'ils renient la patrie — il n'y a pas eu de défaillances, pas de défections. Comme en août 1914, pour courir à la frontière, ils étaient tous là. La patrie est en danger ! Nous voici ! Et nos soldats ont eu le sentiment reconfortant que la population, dans sa très grande majorité, était avec eux ; elle ne leur a ménagé ni ses acclamations enthousiastes ni les preuves plus tangibles et non moins précieuses de sa sincère sympathie. Les exemples sont nombreux et éloquents de cette cordialité spontanée et réciproque, de ce vibrant patriotisme.

Que dites-vous de ce soldat de landsturm qui, faute de train et d'autre moyen de transport, est

venu à pied d'Yverdon à Lausanne pour rejoindre son bataillon ? Que pensez-vous de cette brave paysanne du district de Cossonay, qui, d'étape en étape, espérant toujours, mais en vain, trouver un train ou un camion automobile, a bravement conduit son mari mobilisé jusqu'à Moudon, et s'en est revenue à la maison, comme elle s'en était allée : « avec la Grise », pour l'heure de « gouverner » ?

Que dites-vous, enfin, de ces gardes civiques qui partout s'organisent et dans lesquelles s'enrôlent, nombreux, les citoyens de tout âge et de toute condition, pour assister l'autorité dans le maintien de l'ordre public et la défense des principes démocratiques ?

Et combien d'autres exemples. On n'en finirait pas.

La population, après quatre ans de guerre et d'épreuves de tout genre, veut la paix et la tranquillité, afin de pouvoir accomplir, comme il convient, la grande tâche de reconstitution, de renforcement, de justice et d'équité qui nous attend tous. C'est pourquoi elle est fermement résolue à sévir contre tous ceux qui voudraient y faire obstacle, contre tous les perturbateurs. Ce n'est assurément pas là ce qu'escomptaient les organisateurs de la grève générale. Vraiment, ils n'ont pas eu de flair. Ils se sont complètement abusés touchant la mentalité de notre armée et de nos populations. Ils les croyaient sans doute énervées, découragées, aigries par les quatre années de guerre et de privations que nous venons de passer, ainsi que par les regrettables événements survenus chez nous et que nous déplorons tous. Ils pensaient qu'il n'y avait qu'à agiter, avec de grands mots et des menaces, l'étendard de la révolution, pour que militaires et civils accourussent naïvement à la rescousse. Au drapeau rouge, civils et militaires ont opposé le drapeau rouge à croix blanche, et aux menaces, leur ferme résolution de défendre sans faiblesse la patrie et ses institutions contre leurs ennemis du dehors et du dedans.

Les organisateurs de la grève se sont trompés. Cela arrive à tout le monde.

J. M.

Nu-tête. — Dans une réunion publique, un orateur fait une proposition absurde. Un auditeur demande à son voisin :

— Qui est ce personnage, s'il vous plaît ?

— Monsieur, c'est celui que vous rencontrez souvent, le crâne chauve et la tête découverte.

— Oh ! je comprends, maintenant : c'est une tête sans cervelle, il n'a pas besoin de la couvrir. — C. P.

L'ARMISTICE

HÈ la vèprâ, l'èlè ein train de bâozenâ pè l'ottô. Justameint la faïe l'avâi fè lè z'agnî et l'affère l'allâve pardieu bin, quand vait-cé que lo poustelion l'arreve.

— Te sâ pas, Louette, que mè dit, ie diant que l'armistice l'è signî.

— Qu'è-te oncora çosse po onna bita, clli l'armistice ? que lâi dio.

— L'è quemet onna paix. Quand l'è que te vâo veindre onna carrâie, âo bin mimameint on cârro de terra, ie faut allâ vè lo notéro que vo fâ po coumeincî on papâ qu'on lâi dit 'na promesse de veinta, et pu aprî on autro papâ, lo bon, quand on va passâ lè z'acte.

— Lo sé pardieu prau. Justameint quand i'è atsetâ la *Renaillire*, l'a faliu fère la promesse, mâ on a bin risquâ de pas signî l'acta.

— Eh bin ! l'armistice l'è la promesse, et pu la paix, l'è l'acta.

— Se bahia quin notéro lau vâo fère çosse, faut ion què sâi d'attaque et pas timbrâ. Cein dusse lau cotâ gros. Mè rein que po ma Renaillire, i'è payî ceint houitanta francs.

— Lo notéro, diabe lo mot que l'ein sé ! Dein ti lè casse l'armistice l'è signî. Ie diant qu'on pâo lo vère à Lozena.

— Pas moyan. Crâio bin que lâi vu alla vère. La faïe va bin, lè truffie sant trèsse, et n'è pas oncora agottâ lo novl.

I'è dinâ à la couâte. I'è châtôâ dein mè z'hailion et mè solâ et a-te que mè à Lozena. L'è lè qu'ein avâi dau mondo et dâi dzein. Ein avâi oncora bin mè que quand on baille lè prix à l'abbayî. N'étant pas ti de la mîma mère, cein que lâi a de su. Jamé n'arî cru onna cougne dinse. Mè su de « Louette, mets ta man dein ta cassetta que n'aulant pas tè roba ta bossa ! » Et l'è tegnâite tot dau long avoué ma man, désô mon motchâo de cassetta. I'è ma fâi rido età terelupinâ decé, delé. Crâio que i'aré pu pessî ein martseint que nion lâi arâi rein vu.

Et dâi drapeau ! Dâi moui et dâi pêtàie, oncora bin mè que tsi no quand on a inaudiurâ lo colîdzo. Dâi rodzo, blian et bliu. Pas tant de crâi bliantsè. L'ant de que lè drapeau fédérât lè z'ant met dessus la rîta dâi modze que l'ant einvouyî dein lè z'Allemagne, l'è por cein qu'ein avâi pe min po la pararda. Fa rein, l'étâi bin biau.

Mâ l'è su la Ripouna qu'ein avâi dâi dzein. L'avant fè onna dzhîra iô on hommo l'è montâ que no z'a de bin dâi z'affère de la guerra et pu oncora bin dâi z'autro. No z'a de que du quatoze la guerra l'è vegnâite por cein que l'âi avâi z'u dou bon Dieu et mâ faî on savâi pas lo quin voliâve gagnî. Mâ ora, l'è fini ; lo vere-tabllio l'è restâ âo ciè, lo croûio l'è felâ ein n'Hollande, â cein que paraît. Et mè su de : « Louette, eh bin ! ora te pâo recoumeincî à allâ âo pridzo, du que clli commerce dâi dou bon Dieu l'a botsî ! » Cein que l'è tot parâi que clliau dzeinsuti. Por quant à mè, n'aré jamé cru que l'è on affère dinse que l'avâi amenâ la guerra.

Quemet mè vegnâi onna sâi de cotien, ié' voliu alla bâire quartetta pè la pinte vaudoise. Mâ tot l'étâi plliein quemet âo pridzo quand l'è qu'on reço lè catétiuméno. Mè su met à n'ân bet de trâblia et i'è bu on demi tot solet. Bin bon que l'étâi, mâ tchè qu'on diâbllo. Mè desè justameint : « Louette, l'è lo laci que foudrâi pouâi veindre trâi francs lo litre, et lo vin que foudrâi payî treinte-houit ! » Cein vindrâ paotitre, se la revoluchon l'arreve.